

L'étonnant destin philatélique de la Guyane britannique



Le One Cent Magenta

Le 17 juin prochain sera vendu par Sotheby's à New York le One Cent Magenta de Guyane britannique, le timbre le plus cher du monde. Le 27 de ce même mois la maison David Feldman à Genève dispersera les autres pièces majeures de la collection de l'Américain John Eleuthère du Pont. Une occasion d'évoquer à nouveau l'extravagante histoire de ce timbre ainsi que les autres émissions de Guyane britannique. Avec cet article, nous débutons un tour d'horizon des Guyanes qui s'achèvera bien entendu avec la Guyane française.

L'histoire de la Guyane britannique est peu connue bien qu'elle soit en partie commune avec celle de l'actuelle Guyane française. Ce serait vers 1500 que Yáñez Pinzon aurait reconnu les côtes du Guyana. Le climat chaud et humide mais également l'attitude hostile des locaux n'incitèrent pas les Européens à s'y établir. Des plaines côtières insalubres, une végétation dense couvrant des collines peuplées d'animaux peu avenants constituaient des obstacles complémentaires. Il faut attendre la fin du XVI^e siècle pour qu'ils s'y intéressent. Les Hollandais fondent Stabroek en 1596 qui deviendra Georgetown, la capitale. Quatre colonies séparées sont créées : Essequibo (1615), Berbice (1627), Demerara (1611) et Pomerron la plus occidentale.

Dès le début du XVII^e siècle, les Hollandais – qui disposent d'un remarquable savoir-faire – entreprennent de réaliser des polders et assèchent de nombreuses terres. Le développement économique se fait notamment par l'entremise de la Compagnie des Indes occidentales. Une authentique réussite qui n'échappe pas

à deux pays peu présents sur le continent sud-américain : la France et l'Angleterre. A la fin du XVIII^e, d'importantes communautés de ces pays parviennent à s'implanter sans que les Hollandais ne puissent les en empêcher, ces derniers n'étant pas assez nombreux. En 1796, la ville de Stabroek est prise par les Anglais qui rejettent les Hollandais au-delà du Courantyne. Restitué en 1802 à la République Batave, le pays est repris par les Anglais l'année suivante. Les Français s'installent quant à eux plus au sud à Cayenne. Les traités de 1814 régularisent une situation confuse : l'actuel Surinam revient aux Hollandais, la Guyane aux Français et le Guyana aux Anglais qui prend en 1831 le nom de British Guiana. Nous aurons l'occasion de revenir plus en détail sur son histoire.

Qui aurait pu imaginer en 1856 que ce petit pays serait le berceau de la plus grande rareté mondiale ? Personne. Au-delà de ce timbre mythique la collection de John E. du Pont recèle également des Classiques et des plis extraordinaires. Les pièces qui seront dispersées par la maison Feldman à Genève recouvrent tout d'abord



la période pré-philatélique comme avec cette lettre **1** et le cachet à une ligne de Berbice. Elle est le premier exemplaire connu de cette période, nous sommes en 1810. Le cachet de Berbice comportant deux lignes ●●●





2



3

● ● ● a ensuite été utilisé de 1813 à 1830 **2**. D'autres types de cachets viendront annuler le courrier. La colonie du Demarara utilise dans un premier temps un cachet à large fleuron de décembre 1809 à août 1819 **3** avant de laisser place au petit fleuron (janvier 1822 à décembre 1842). Dans la vente David Feldman est mis aux enchères un des deux exemplaires connus de plis ayant reçu les trois cachets à main des

Guyanes. Sur cette lettre remarquable expédiée en 1850 de Cayenne pour Nantes, on trouve les cachets de Guyane française, de Paramaribo (actuelle capitale du Suriname) et de Demerara. L'année 1850 voit l'émission des premiers timbres de la Guyane britannique avec le 2c rose, le 4c orange, le 8 c vert et le 12 c bleu. Réalisés localement les 4 c et 12 c comportent de nombreuses variétés de couleurs mais également

de papier pour le 4 c jaune pâle. L'Yvert cote les timbres en fonction de ces variétés et de la manière dont ils ont été coupés (en carré ou en rond). La cote est impressionnante : ainsi le 2 c rose (coupé en carré) atteint les 200 000 € et il faut se reporter sur le 12 c bleu indigo (coupé en rond) pour trouver la cote la moins élevée, qui atteint quand même la coquette somme de 3 500 €.

De nouveaux timbres sont émis à partir de 1851 avec le 1 c carmin foncé et le 4 c outremer. Sur la première impression figure une erreur du graveur. Les timbres portent la mention « *patimus* » au lieu de « *petimus* ». Ils ont ensuite été réimprimés sur un papier plus fort, dentelé 12 1/2. L'impression est plus noire. Pour ces timbres il faut également avoir des moyens conséquents, l'Yvert les cotant en neuf respectivement 15 000 et 18 500 €.

1850 Première émission

Les timbres en forme de ballots de coton sont appelés par les philatélistes «Cotton-Reels».



4 Un des quatre exemplaires connus du 2 c rose

5 Le 4 c orange sur lettre utilisé pour l'acheminement du courrier entre Mahaica et Georgetown la capitale



6 Le 8 c vert (ex-collection Burrus)



6 Un exemplaire du 4 c orange avec la teinte jaune pâle (papier pelure) et le seul exemplaire connu sur lettre (ex-collection Burrus).



8 Un exemplaire du 12 c bleu pâle sur lettre utilisé pour l'acheminement du courrier entre Berbice et Demerara.



7 Le seul exemplaire connu non oblitéré du 12 c bleu (ex-collection Ferrari)



Arrivent en 1853 de nouveaux timbres : le 1 c rouge (avec une nuance brun-rouge) et le 4 c bleu. L'Yvert cote aussi pour ces vignettes celles comportant un trait blanc figurant au-dessous du cartouche de la valeur et pour le 4 c bleu les exemplaires où le chiffre est encadré dans les angles.

C'est avec l'émission de 1856 que la Guyane va se hisser dans le club très fermé des pays ayant émis les timbres les plus chers au monde à l'instar de la Suède avec son Tre Skilling Banco jaune vendu 2,2 millions de dollars en 1996 par David Feldman.

En cette année 1856, les timbres en Guyane viennent à manquer et le bateau qui achemine les nouvelles vignettes est en retard. Les philatélistes amateurs des ex-colonies savent bien que ce type de circonstances favorise la création de raretés et cela sera bien le cas. Le responsable de la poste de Demerara, un dénommé Dalton décide de réaligner avec des moyens sommaires une émission provisoire en attendant l'arrivée de la commande. L'unique imprimerie disponible – du nom de Baum et Dallas – est celle qui édite le journal *The Official Gazette* comme pour la première émission. Elle dispose d'une presse à bras, de caractères mobiles et d'un stock de papiers glacés de diverses couleurs. Sont imprimés un 4 c carmin et un 4 c bleu pour les timbres officiels. En revanche aucun document ne mentionne l'existence du 1 c magenta (le One Cent Magenta) dont il va être question. On pense qu'il pourrait s'agir d'un tarif préférentiel pour les journaux. Le visuel des timbres de cette émission est on ne peut plus sommaire : un voilier au centre et la devise en latin « *Damus Petimus Que Vicissim* » celle qui figurait déjà sur l'émission de 1851 et signifiant « *Nous donnons et recevons en retour* ». On inscrit bien entendu le nom du pays, la valeur

1851 Seconde émission



9 Le 4 c utilisé pour affranchir une lettre pour Londres adressée le lendemain de son émission (premier usage connu).

et le mot « Postage ». Les timbres sont revêtus du paraphe à l'encre de préposés afin de leur conférer un caractère officiel. C'est ainsi que figurent sur les exemplaires de cette émission leurs initiales. On n'entend pas parler du One Cent durant plusieurs années jusqu'à ce qu'un collégien de 12 ans du nom de Vernon Vaughan vivant à Demarara devienne officiellement le premier propriétaire du timbre qui deviendra le plus cher du monde et une vedette planétaire de la philatélie.

Il le découvre en 1873 dans les papiers de famille. Vernon le revend à N. R. McKinnon,

un collectionneur local pour la modeste somme de 6 schillings. Ce timbre n'a pas fière allure, coupé aux angles et fendu. En 1878 McKinnon revend sa collection à Thomas Ridpath un marchand de Liverpool pour 120 livres sterling. Le One Cent Magenta change à nouveau de mains et passe la même année dans celles du comte Philippe von Ferrary, très grand collectionneur. Il sait qu'il est unique et l'achète 150 livres.

Un sacré personnage que ce comte qui voyage partout en Europe accompagnée de son secrétaire à la recherche des



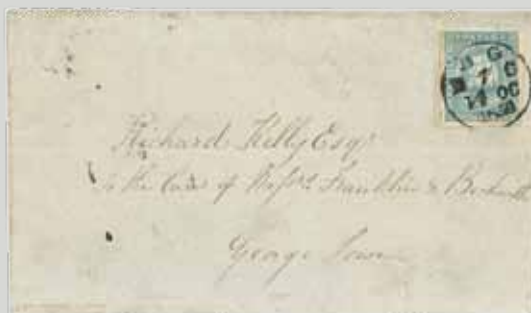
1853 Troisième émission



10 Un exemplaire du 1 c rouge



11 Le 4 c bleu et la nuance bleu-pâle



12 Le 4 c sur lettre utilisé pour affranchir le courrier entre Mahaicong et Demerara, première utilisation connue du bleu-pâle, nous sommes en 1858.

1856 Quatrième émission



Le célèbre 1 c magenta, le timbre le plus cher du monde



Le 4 c sur ce pli de Demarara pour Londres et considéré comme la première utilisation connue. Nous sommes en février 1856.



Le 4 c bleu sur lettre

A noter que la cote Yvert est de 12 000 € pour le 4 c carmin en oblitéré, de 75 000 € pour le 4 c bleu et 90 000 € pour les timbres au papier coloré dans la pâte.

● ● ● timbres les plus rares du monde. Né à Paris en 1850 il est le fils du duc et de la duchesse de Galliera. Son parrain n'est autre que le prince Philippe d'Orléans, comte de Paris. Ancien élève à l'Ecole Centrale, professeur à l'Ecole libre des sciences politiques (futur Sciences-Po), il est aussi très riche et a une passion : la philatélie. Lui comme le One Cent Magenta logent à Paris à l'hôtel Matignon, propriété de ses parents qui deviendra en 1935 la résidence du président du Conseil et aujourd'hui celle du Premier ministre ! A la mort de son père, il est adopté par le comte autrichien de La Renotière von Kriegsfeld et prend la nationalité autrichienne. Il se fait alors

appeler « Baron » Philippe de La Renotière von Ferrari, ou Philippe Arnold Ferrari de La Renotière ou encore Philipp von Ferrary. Devenir autrichien n'est pas forcément une bonne idée et lors du déclenchement de la Première Guerre mondiale, il se réfugia en Suisse, sans avoir la possibilité d'emporter son immense collection de timbres. Il décède en 1917 et la lègue au préalable au musée de Berlin. Pour autant ce qu'il faut bien appeler un immense trésor philatélique demeure toujours à Matignon. A l'issue du conflit, la France qui l'a confisqué au titre des dommages de guerre le revend en pas moins de quatorze ventes entre 1921 et 1926 ! Notre One Cent Magenta est acheté par le marchand de

timbres londonien Hugo Griebert le 6 avril 1922 à l'hôtel Drouot. Il agissait pour le compte d'un milliardaire américain, un dénommé Arthur Hind. Les enchères sont montées jusqu'à 300 000 francs (325 000 avec les frais), ce qui est considérable à l'époque et constitue un record mondial pour un timbre. L'hallucinante saga de ce timbre va se poursuivre où l'on ne sait trop ce qui relève de la légende ou du fait acquis. Georges Bartoli raconte dans son livre *Avec ou sans les dents* cette incroyable histoire, tirée des confessions qu'aurait reçues un magazine philatélique new-yorkais. Un marin aurait récupéré à Georgetown des timbres. Il s'aperçoit alors qu'il avait lui aussi entre les mains un One Cent Magenta. Il prend rendez-vous chez le milliardaire Arthur Hind. Laissons à Georges Bartoli le soin de raconter la suite : « On imagine l'ambiance de la scène, cordiale en apparence mais plus que tendue ! Pour M. Hind si fier de posséder l'unique, l'apparition de ce jumeau trouble-fête apparaît comme un coup de Jarnac porté à son orgueil ! Très vite l'issue de cette rencontre se fait jour : les deux timbres ne peuvent appartenir à deux propriétaires distincts (...) Pour une somme plus que convenable en faveur du marin, le marché est conclu (...) Le marin garde sur les genoux la grosse mallette qui concrétise leur accord. M. Hind propose un cigare. Le marin accepte. De son briquet en or jaillit la flamme qui va allumer le calumet de la paix entre les collectionneurs. Chacun tire une première bouffée. Puis, calmement, Hind prend le One Cent resté sur la table, l'approche de la flamme et déclare : « Il n'y a qu'un seul One cent de Guyane britannique ». Le second exemplaire aurait donc été brûlé ! A la mort de Hind en 1933 une partie de sa fortune dont la collection de timbres doit être léguée selon le testament à une tierce personne (morale) mais sa

veuve affirme que le One Cent lui aurait été offert. On tranche en sa faveur mais le timbre ne fait plus autant rêver et sera même retiré d'une vente. Puis, il est finalement cédé au département Philatélie des magasins Macy's en 1940 puis aussitôt vendu à un collectionneur australien, un dénommé Frederick T. Small vivant en Floride. Il s'en sépare en 1969 à un consortium d'investisseurs de Pennsylvanie lequel le revend à M. Weinberg l'année suivante pour la somme record de 280 000 dollars. Le timbre est exposé dans toutes les grandes manifestations philatéliques, y compris à Paris lors de ArtPhila en 1975. Il faut attendre l'année 1980 pour qu'il soit vendu à son dixième et dernier propriétaire John Eleuthère du Pont, héritier du groupe américain éponyme spécialisé dans la chimie. La transaction s'est faite à 935 000 dollars, encore un record.

Contrairement à ce que l'on raconte parfois à son sujet, John est alors un philatéliste averti et dispose de plusieurs collections extraordinaires dans sa propriété de Pennsylvanie dont l'Amérique du Nord et Samoa. Une personne que nous avons interrogée et qui le connaissait bien le décrit comme quelqu'un d'intelligent mais fragile, terriblement gâté, jusqu'à l'excès. Milliardaire, il peut s'offrir tout ce qu'il désire. Parmi ses autres passions il y a le sport, l'ornithologie et les armes. Le 26 janvier 1996 il tire à trois reprises sur Dave Schultz (ancien médaillé d'or de lutte au J.O de 1984) avec un 44 Magnum. L'année suivante John E. du Pont est condamné à trente ans de prison pour meurtre et placé dans un pénitencier où on le retrouve mort dans sa cellule en 2010, il avait 72 ans.

C'est donc cet incroyable timbre qui sera mis aux enchères à New York en juin prochain par la maison Sotheby's avec une estimation qui oscille entre 10

et 20 millions de dollars! Son authenticité est périodiquement remise en cause car les questions ne manquent pas. Des coins déformés, aucun écrit officiel concernant son émission et la crainte qu'il ne s'agisse que d'un habile trucage du 4 cent. Inutile de dire que ce timbre a été expertisé à de multiples reprises et que Sotheby's a voulu s'entourer d'un maximum de précautions. Le 17 mars dernier il a été présenté aux experts de la « Royal Philatelic Society » et ils ont conclu qu'il était authentique. Néanmoins les six experts ont précisé qu'il avait été repeint, probablement lorsqu'il figurait dans la collection Ferrari. Le One Cent Magenta sera mis en vente le 17 juin prochain et nous aurons l'occasion de revenir sur la suite de son histoire tout comme celle des autres timbres rares de Guyane britannique.

Si 20 millions de dollars semblent une évaluation optimiste, certains experts ne doutent pas qu'il partira à au moins dix millions. S'il y a 158 ans les timbres venaient à manquer en Guyane britannique, nul doute qu'aujourd'hui ce n'est pas l'argent qui manque à certains collectionneurs et autres chasseurs de rareté. Le timbre a déjà été exposé à Hong Kong, à Londres du 1^{er} au 5 juin et à New York du 7 au 17 juin, autant d'indications sur le pays d'origine probable du futur acquéreur. Quant à la dispersion des autres pièces de la collection par David Feldman, elle sera tout intéressante à suivre. ■

Gauthier Toulemonde

Tous nos remerciements à la maison David Feldman pour les illustrations.

Les timbres de Grande-Bretagne ont eu également cours

Durant la période allant de 1858 à 1860 les timbres britanniques ont été utilisés officiellement. Ils servaient à l'affranchissement du courrier pour l'étranger.



15 Une superbe lettre de 1856, adressée de Berbice pour la Grande-Bretagne avec l'utilisation du 6 pence.



16 Les 4 pence et 6 c ont servi pour l'affranchissement de cette lettre à destination de la France et postée du Demerara le 10 octobre 1859 et qui parviendra à Dieppe le 2 novembre.